

für solche von Spener übernommene Gleichsetzung. Er wird auch keinen bringen können, denn der rein forensisch verstandene Rechtfertigungsbegriff, wie ihn Canstein entwickelt (Vorrede zu Letzte Theol. Bed. § 26), steht einer Gleichsetzung mit der im pietistischen Sinn naturhaft verstandenen Wiedergeburt strikt entgegen. Außerdem stimmt es auch für Spener nicht, daß Rechtfertigung und Wiedergeburt gleichgesetzt werden. Sch. beruft sich zwar auf Martin Schmidt. Schlägt man jedoch an der betreffenden (Anm. 571 genannten) Stelle nach, so schreibt Schmidt, daß Spener die Gleichsetzung als Sprachgebrauch der Apologie zitiert, sie aber selbst nicht übernimmt! Damit wird der Beweisgang von Sch. völlig hinfällig. Er hat leider Martin Schmidt mißverstanden, Spener mißverstanden und schließlich Canstein noch obendrein. — Ich möchte wenigstens am Rande klarstellen, daß ich die Frage, ob Canstein Spener zutreffend verstanden hat, damit nicht negativ beantwortet wissen will. Sie ist nach wie vor eine offene Frage. Nur muß man sehen, daß, wenn man Martin Schmidt folgt, sie negativ beantwortet werden muß und damit Grünberg ins Recht gesetzt wird. Daß Sch. diese Dinge nicht einigermaßen klar gesehen hat, ist leider ein gravierender Mangel. In die schwierige und bis heute nicht aufgehellte Frage nach der Mitte der Theologie Speners bringt seine Arbeit kein Licht, ja sie vergrößert das Dunkel nur noch mehr.

Der Rezensent hat sich ein scharfes Urteil nicht ersparen können und muß sich jetzt auf die Meinung Cansteins in jener von Sch. ausgiebig behandelten Vorrede zu den Letzten Theol. Bed. (§ 47) berufen: „wer öffentlich schreibt, gibt damit einem jeden recht und gewalt, ihn nach seiner erkännis zu censiren“. Trotzdem ist wegen der ausführlichen und sorgsam Quellenzitate, wegen der bis ins Detail gehenden und deshalb einzigartig anschaulichen Darstellung, überhaupt wegen der Erschließung eines für die Pietismusforschung wichtigen Quellenbereichs der Arbeit ein erheblicher Nutzen zuzusprechen. Schließlich wird hier Pionierarbeit geleistet, die mühsamer als ein Arbeiten auf längst erschlossenen Forschungsgebieten, deshalb Fehlerquellen auch stärker ausgesetzt ist.

Zu berichtigen ist: Stenger war Erfurter Diakon und Prediger, nicht Verleger (63); auf S. 181 Anm. 7 lies 4. Aufl. statt 3. Aufl.; der im Handschriftenverzeichnis als in Tübingen liegend aufgeführte sog. Francke-Nachlaß (zitiert als „Tübinger Kapsel“), liegt seit einiger Zeit wieder in Berlin (Depot der Staatsbibliothek der Stiftung Preußischer Kulturbesitz). Das gleiche gilt von der nach Marburg verlagert gewesenen Sammlung Darmstaedter. Hingewiesen sei auf die Sch. nicht bekannt gewordenen Briefe Cansteins an J. H. May in der Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg (Supellex epistolica 4^o, 13), die auch Material für Cansteins Quellenforschungen zur Spenerbiographie enthalten. — Der Verlag, der für eine ansprechende Aufmachung der neuen Reihe gesorgt hat, könnte in Zukunft die Register in kleineren Typen und zweiseitig anlegen lassen, wie sonst allgemein üblich. Auch die Anlage des Literaturverzeichnisses könnte dem Üblichen angepaßt werden.

Bochum

Johannes Wallmann

Henk Hillenaar: Fénelon et les Jésuites (= Publication du Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IV^e Section de l'École Pratique des Hautes Etudes à la Sorbonne, Archives Internationales d'histoire des idées, no. 21). La Haye (Martinus Nijhoff) 1967. VIII, 388 pages, hfl. 46.50.

Le dessein de l'auteur n'était pas aisé d'isoler, dans le monde grouillant de la spiritualité et de la polémique ecclésiastique du 17^e siècle, les relations entre Fénelon et les Jésuites; le risque était grand de s'égarer hors de ce sujet précis et il faut bien dire que M. Henk Hillenaar a remarquablement triomphé de cette tentation. C'est au point que quiconque ne serait pas, d'avance, très sûrement informé des choses, des idées et des gens de l'époque aurait quelque peine à se retrouver dans cet ouvrage. Il est d'ailleurs fort symptomatique que l'auteur introduise sa Bibliographie (p. 326) par cette remarque: "L'histoire de Fénelon se double d'une

histoire des historiens de l'archevêque de Cambrai, et sur plus d'un point celle-ci se révèle aussi intéressante que la première. Manifestement, cela pèse – et un peu trop – sur tout le livre. D'autre part, dans l'ensemble, l'auteur parle beaucoup et fort bien de ce qui se passe: il ne parle guère de ce qui se pense et lorsqu'il le fait il y réussit mal. On aimerait savoir, par exemple, le contenu réel de "l'action d'ordre doctrinal" par laquelle le père Le Valois se distingue du père de La Chaize (p. 84). De même, si l'on est bien guidé dans les méandres de relations difficiles, subtiles, nuancées, il faut reconnaître que bien souvent l'auteur ne nous dit pas clairement de quoi il s'agit. C'est honorer le lecteur que de supposer qu'il a lu tous les ouvrages de la bibliographie de l'auteur; ce lecteur accepterait cependant volontiers qu'on lui rappelait certains faits et surtout certaines définitions. Dire par exemple que le "probabiliorisme" du père Gonzalez constituait "une morale plus sévère que le probabilisme" (p. 118) n'est pas suffisant: il en aurait peu coûté de préciser davantage.

Il est vrai que M. Hillenaar, à peu près au milieu de son livre, a écrit un chapitre un peu inattendu sur Intuition et langage, qui a la prétention "d'étudier l'aspect théologique de l'intervention de la Compagnie de Jésus dans la querelle du Pur Amour" (p. 190). On appréciera que l'auteur ait bien repéré "les deux nouveautés les plus redoutables dans le système de Fénelon", à savoir sa conception de l'espérance chrétienne et "l'intrusion de la psychologie, ou si l'on veut de la théologie spirituelle, dans le champ de la théologie spéculative" (p. 198). C'est intéressant mais, même ici, l'auteur s'empare mal de l'"idée" qu'il dilue dans la controverse historique avant même de l'avoir élucidée.

On aurait aimé aussi que la pensée de Fénelon sur l'éducation soit confrontée avec celle des Jésuites sur le même sujet. A la page 10 (note 2), il est question de l'Education des Jeunes Filles: le "Jeunes" n'est pas dans le titre original.

Le travail de M. Hillenaar n'en est pas moins considérable et il faut lui savoir gré d'avoir tenté de nous initier à mesurer les rapports des "deux spiritualités de Cambrai et de Loyola" (p. 205).

Le style est sans défaut, clair, un peu tassé. La typographie est d'excellente facture, très agréable à la lecture, déparée toutefois par de fréquentes et irritantes défaillances de l'accentuation (deux à trois fautes par page) et par des coupures incorrectes en fin de ligne (gag-ner, témoig-nage, etc. et apostrophes finales: l', d', n', etc.).

Strasbourg

René Voeltzel

Joseph Schollmeier: Johann Joachim Spalding. Ein Beitrag zur Theologie der Aufklärung. Gütersloh (Gerd Mohn) 1967. 254 S., geb. DM 38.–

In dem ersten Teil (S. 13–142) seiner Marburger Dissertation gibt Schollmeier eine Darstellung der wesentlichen Grundzüge der Theologie von Johann Joachim Spalding (1714–1804), der seit 1764 als Propst und preußischer Oberkonsistorialrat in Berlin gewirkt hat und ein einflussreicher Vertreter der Neologie gewesen ist. Der zweite Teil der Untersuchung (S. 145–210) befaßt sich mit den Quellen von Spaldings Theologie, wobei die Beziehungen zu den Engländern Shaftesbury, Hutcheson und Butler sowie zu dem eigentlichen theologischen Lehrer Spaldings, August Friedrich Wilhelm Sack, erörtert werden. In dem sehr viel kürzeren dritten Teil (S. 213 bis 229) bemüht sich Schollmeier um den Nachweis, daß das Reformiertentum als Quelle der Neologie zu gelten habe. Der abschließende vierte Teil enthält eine für die weitere Forschung sehr wertvolle Bibliographie von Spalding.

Von den Quellen her nimmt der Verf. eine kritische Überprüfung der neueren philosophiegeschichtlichen und theologiegeschichtlichen Darstellungen vor, die sich mit der Neologie befassen. Während Karl Barth behauptet, daß die Vertreter der deutschen Neologie eine erhebliche Reduktion der Dogmatik vollzogen und zahlreiche wichtige Glaubenslehren (z. B. Gottheit Christi, Erbsünde, Rechtfertigung